

zone tribale

Pascale Maret

Roman



Extrait de la publication



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

zone tribale

Pascale Maret

Roman


Illustration de couverture
de Claude Cachin



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

**Dans ce quartier où cohabitent Juifs,
Maghrébins et Africains, Souf n'hésite pas
à participer aux bastons. Aussi malheureux
au collège que dans sa famille, il ne se sent
reconnu qu'au sein de « La Première Tribu »,
société secrète dirigée par le charismatique Chaka,
qui prêche la haine des Blancs et des Juifs
tout en dirigeant des trafics très lucratifs.
Lorsque Angie emménage dans la cité,
la vie de Souf en est soudain illuminée.
Angie est noire, belle, intelligente, et ambitieuse.
Mais c'est d'un autre qu'elle tombe amoureuse.
Au plus profond des caves se noue alors
un drame auquel tous vont être mêlés.
Pour complaire à Chaka et se venger de son rival,
Souf serait-il prêt à commettre l'irréparable ?**

Collection animée par Soazig Le Bail,
assistée de Claire Beltier.

 Avec le soutien du CNL.

zone tribale

Table

| | |
|--|-----|
| Souf Bédié, bâtiment B, cité Verlaine. . . | 7 |
| Freddie | 19 |
| Le récit d'Angie (1) | 29 |
| Filature | 39 |
| Le récit d'Angie (2) | 51 |
| Petite arnaque et gros coup | 61 |
| La revanche | 73 |
| Le récit d'Angie (3) | 87 |
| L'otage. | 95 |
| Trop de questions | 105 |
| Le récit d'Angie (4) | 113 |
| La photo | 119 |
| Face-à-face. | 131 |
| Le récit d'Angie (5) | 141 |
| L'exécution | 145 |
| Le choix | 155 |
| Le récit d'Angie (6) | 165 |
| Au soleil | 173 |

À mes filles

Souf Bédié, bâtiment B, cité Verlaine

– Arrête de jouer au con, tu veux, et réponds clairement !

Il y a dans la voix de l'inspecteur plus de fatigue que de menace. C'est un type déjà vieux, au moins cinquante ans, et il a l'air triste, surtout quand il sourit. Souf laisse glisser un regard apitoyé sur les cheveux clairsemés du flic, ses joues molles, sa petite bedaine serrée dans un pantalon ridicule, ses chaussures minables : vraiment pas stylé !

– Bon, je récapitule, reprend l'inspecteur en parcourant la paperasse posée sur son bureau, tu t'appelles Souf Bédié, de nationalité française, tu as quinze ans et demi, tu habites bâtiment B, troisième étage droite, cité Verlaine, ton père est chauffeur-livreur, ta belle-mère est coiffeuse, et toi tu es en troisième au collègue Louis-Jouvet... C'est bien ça ?

– Ouais, grommelle Souf.

C'est bien ça, sauf que dans la 3^e 6 du collègue Louis-Jouvet, il n'y a pratiquement pas mis les pieds depuis la rentrée.

– Et tu passais tout à fait par hasard devant le square Boniot, juste au moment où une bagarre s'est déclenchée ?

– Mais ouais, j'l'ai déjà dit à l'autre, moi j'ai rien à voir avec cette embrouille...

Souf a haussé les épaules. Il regarde par la fenêtre du bureau : le mur jaunâtre d'un bâtiment, plus loin le sommet des tours de la cité Joliot-Curie, et tout en haut un petit bout de ciel nuageux. L'inspecteur ne dit plus rien. Lui aussi il regarde par la fenêtre, avant de soupirer :

– Tu as rien à voir avec cette embrouille ? Mais tu as quand même participé à la bagarre, non ? Avec quelques potes à toi qui passaient là par hasard aussi...

– Les Feuj s avaient coincé trois petits, ils allaient les tabasser, on est allés les défendre, c'est tout, on pouvait pas les laisser massacrer... Vous savez bien que le samedi, les Feuj s sont en force et attaquent tous les Renois et les Rebeus sur qui ils tombent.

– Je sais... je sais aussi qu'il y a eu deux gamins juifs agressés avant-hier rue Molière... alors ne dis pas que c'est toujours eux qui commencent. Un jour c'est vous, un jour c'est eux... Et aujourd'hui c'est toi qu'on a chopé en train de taper un Juif. Il n'y a pas de plainte déposée,

tu as de la chance. Mais maintenant, tu es repéré, Souf Bédié, et je t'ai à l'œil...

La menace n'impressionne pas beaucoup Souf. Si ce flic voulait « avoir à l'œil » tous les gars du quartier qui se bagarrent, il lui en faudrait des centaines, d'yeux.

– Bon, rentre chez toi, lâche l'inspecteur, et tâche de trouver mieux à faire qu'à te battre.

Souf sent le nœud qu'il avait au fond de la gorge se desserrer miraculeusement : le flic le laisse partir, sans avertir son père. Ça fait une scène pénible et une grosse baffe d'évitées.

– Merci, m'sieur, lance-t-il en passant la porte du bureau.

Il s'est mis à pleuvoir, une averse violente de début d'automne qui a chassé la plupart des passants. La rue est inhabituellement déserte pour un samedi soir. Devant « La foire aux affaires », le Libanais achève de couvrir précipitamment de bâches bleues les présentoirs qui encombrent le trottoir. Souf rase les murs pour éviter à la fois le gros de l'averse et les parapluies sous lesquels les rares passants foncent à l'aveuglette, tête baissée. Juste après la boulangerie, il doit même se plaquer dans un renforcement de porte pour laisser passer une famille de Juifs armés de grands parapluies qui s'étalent sur la largeur du trottoir. Le samedi, les Feuj's se pavanent. Souf jette un regard haïeux aux deux femmes en perruque lourdement

pomponnées qui discutent presque aussi fort que des Africaines, aux hommes coiffés de chapeaux noirs qui semblent si satisfaits d'eux-mêmes. Le plus jeune, il le connaît, il a son âge, à peu près, un an de plus peut-être... un dénommé Samuel. Ils étaient ensemble en primaire, et assez copains. Souf pensait qu'il était arabe, parce qu'il avait un voisin arabe qui s'appelait Samir et que Samuel et Samir, ça se ressemble. À vrai dire, à cette époque, il ne faisait pas trop attention à ça. Et puis après le CM2, le Juif est entré à l'école juive, et les choses sont devenues plus claires. Sous son parapluie noir, la kippa vissée sur le crâne, Samuel passe devant Souf sans même lui jeter un coup d'œil. Pourtant il l'a aussi reconnu, c'est sûr.

Un peu plus loin, sous l'auvent de l'officine de téléphonie, les deux frères Ouattara fument en compagnie d'un Rebeu que Souf connaît de vue.

– Hé, Souf, le hèle un des Ouattara, il paraît que ça s'est fighté au square Boniot. T'y étais ?

– Ouais, répond Souf en marquant un temps d'arrêt.

Il n'a pas envie de traîner sous la pluie et le coup qu'il a reçu dans les côtes commence à le lancer douloureusement.

– Moussa m'avait envoyé un SMS pour me prévenir, mais j'ai pas pu y aller, j'étais occupé. C'était chaud ? demande l'autre.

– Ouais, un peu. On les a massacrés, t’aurais vu! Y en a un, sans les keufs, j’allais lui casser les dents! Mais faut que j’y aille, là, salut.

– Ah, t’es un vrai lion, p’tit frère, rigolent les Ouattara.

Souf repart en longeant les murs. Son côté lui fait trop mal pour qu’il puisse courir et lorsqu’il arrive à la cité Verlaine, il est trempé. La pluie a délogé la bande qui squatte habituellement devant le bâtiment A, mais dans le hall du B Malek est là, le nez plongé dans un journal gratuit.

– T’étais passé où? demande-t-il en voyant entrer Souf. Ça fait une heure que je t’attends. J’mé suis grouillé de venir après l’entraînement à la caserne, et toi t’es même pas là et ton portable répond pas.

– Excuse-moi, j’ai eu une merde, et j’ai plus de batterie. Il y a eu une baston square Boniot et j’mé suis fait choper par les keufs. Ils m’ont emmené au poste mais comme y a pas eu de plainte, ils m’ont laissé partir.

Le visage rond et encore enfantin de Malek se crispe en une grimace soucieuse.

– Tu devrais arrêter avec ces conneries. Ça va te mener où, ces bastons? Pourquoi tu viendrais pas à la formation de pompiers avec moi, plutôt? Pour cette année, c’est mort, mais tu pourrais essayer pour l’an prochain. Aujourd’hui, c’était trop bien, on a fait du rappel et...

– Non, laisse tomber, j’ai pas envie de passer tous mes samedis après-midi à ça. Et puis « risquer sa vie pour sauver des vies », comme tu dis, c’est pas mon truc.

– Tu préfères te fighter avec les Feuj’s du quartier et traîner avec la bande à Chaka ? Fais gaffe, ce mec se sert de vous et il est à moitié dingue.

Souf a un geste d’énervement.

– Arrête avec ça, lance-t-il. Tu fais pas partie du groupe, tu viens pas aux réunions, sinon tu te rendrais compte que Chaka, c’est pas juste un petit caïd de la cité. Il a réfléchi à plein de trucs, à la politique, à l’histoire... Ce qu’il veut, c’est la justice, et nous rendre notre fierté, pas seulement aux Renois, mais aussi à vous les Rebeus.

– Ouais, il veut surtout jouer les chefs et se faire du blé en dealant. Mais bon, on va pas s’engueuler là-dessus... On fait quoi ? demande Malek.

– Écoute, je monte chez moi, j’suis trempé et j’m’me suis fait défoncer les côtes. Tu veux venir ? Malek hésite.

– Non, ça va. J’t’appelle demain.

Il n’a pas très envie de monter à l’appartement des Bédié et Souf le comprend. Lui non plus, mais il n’a pas le choix. Il salue Malek et se cale à nouveau les écouteurs du iPod dans les oreilles : avec Booba à fond, il se sent dans une bulle sonore, en partie protégé contre les

criailleries de sa belle-mère, les hurlements de Mamadou et Yaya, les éclats de la télé, les coups de gueule de son père.

Quand il pousse la porte d'entrée, il bute presque sur Yaya, assis par terre et pleurant de toute la force de ses poumons. Yaya est le plus jeune de ses demi-frères, il n'a que cinq ans et son arme absolue face à Mamadou, qui en a huit, c'est sa voix. Souf lui jette un coup d'œil exaspéré avant de l'enjamber. Dans l'étroit couloir il croise Absa qui, comme d'habitude, va essayer de faire taire le braillard. Ils échangent un petit sourire mi-complice, mi-résigné. « Pauvre Absa, pense Souf, c'est pas drôle d'être une fille. » À douze ans, c'est elle qui s'occupe presque tout le temps des deux insupportables petits, sans compter qu'elle fait aussi une bonne part des corvées domestiques, dont sa mère, profitant sans scrupules de sa gentillesse, se décharge sur elle. Souf n'aime pas sa belle-mère : Yasmina est une femme sèche et égoïste, préoccupée avant tout de son propre bien-être. Quand son père l'a épousée, Souf n'avait que six ans, mais jamais elle ne lui a manifesté la moindre tendresse. À vrai dire, elle n'est guère plus maternelle avec ses propres enfants, que ce soit Absa, qu'elle a eue d'un premier mariage, ou les deux garçons. Souf était très jeune lorsque sa mère est morte et il n'a gardé aucun souvenir d'elle, mais il s'est longtemps plu à l'imaginer à

l'opposé de Yasmina : douce, tendre, consolante. À présent, il n'y pense plus.

Son père est assis devant la télé en compagnie d'un vague cousin récemment arrivé de Côte-d'Ivoire ; ils discutent bruyamment, leur cannette à la main, tout en regardant d'un œil distrait les filles qui dansent sur l'écran. Souf passe sans les saluer : de toute façon, ils ne l'ont même pas vu. La porte de la chambre qu'il partage avec Mamadou est bloquée.

– Ouvre, Mamadou, qu'est-ce que tu fous ? grogne-t-il en essayant de pousser le battant.

– J'voulais pas que Yaya entre, répond son demi-frère en dégageant le passage. Il veut toujours me piquer la Game Boy et il sait même pas jouer.

Tout en se débarrassant de son sweat-shirt mouillé, Souf zigzague entre les jouets et les vêtements qui jonchent la moquette pour rejoindre les lits superposés. Il s'allonge précautionneusement sur la couchette du bas et cette nouvelle position lui arrache une grimace de douleur.

– Mamadou, sois sympa, branche-moi le chargeur du portable, demande-t-il.

Son téléphone affiche un nouveau message. C'est une convocation de Chaka à une réunion pour le lendemain. Souf racontera la baston, comment les Feuj's ont voulu choper trois petits, comment il a rappliqué, lui, dès qu'il a eu le SMS d'alerte et comment il a maîtrisé ce Feuj

pourtant bien plus costaud que lui. Il savoure d'avance l'impression que produira son récit sur le groupe. En revanche, il n'est pas sûr que Chaka sera très content d'apprendre que les keufs l'ont ramassé et interrogé. « La Première Tribu » doit encore rester une organisation secrète et ses membres ont pour consigne d'éviter de se faire remarquer. Souf est un peu anxieux : perdre la confiance de Chaka serait ce qui pourrait lui arriver de pire, alors même qu'il a enfin réussi à être admis comme un membre à part entière de la Tribu.

C'était il y a deux mois, dans la cave qui sert de salle au petit groupe et que Chaka appelle « la Crypte ». La vingtaine de membres qui constituent l'effectif de la Première Tribu avait été convoquée pour l'intronisation officielle de Souf.

– Pourquoi sommes-nous la Première Tribu ? lui a demandé Chaka.

– Nous sommes la Première Tribu parce que l'Afrique est le berceau de l'humanité, a réitéré Souf, et que l'homme noir est à la base de la civilisation.

– Pourquoi encore ?

– Nous sommes la Première Tribu parce que nous sommes supérieurs sur le plan physique... et... et moral à l'homme occidental qui a usé de sa... de sa... per... perfidie et sa cruauté pour nous asservir.

– Et enfin ?

– Nous sommes la Première Tribu parce que nous sommes l'avant-garde du combat qui rétablira la fierté et la super... heu... la suprématie de notre peuple, a achevé Souf, soulagé d'avoir réussi à débiter sans erreur les trois phrases clés.

Puis il lui a fallu prêter serment :

– Je jure de joindre mes forces à la quête de la vérité, de la dignité et de la fierté noires. Je jure d'être un membre loyal de la Première Tribu et de ne pas trahir la confiance de mes frères. Je jure d'accomplir fidèlement les missions qui me seront confiées afin de servir au mieux les intérêts de mon peuple.

Chaka a souri d'un air appréciateur et lui a remis alors les signes de son appartenance à la Tribu : un document d'une centaine de pages rédigé par lui-même et exposant toutes les preuves de la suprématie noire, et une affiche de Malcolm X, un grand leader black américain, que Souf a punaisée au-dessus de son lit. Le document, il a essayé de le lire, mais il a abandonné au bout de quelques pages. Lui, il n'est pas un intello comme Chaka, il n'a pas l'habitude des mots savants et des phrases qui s'étirent sur dix lignes. Par exemple, dans le texte, Chaka parle sans cesse des « leucodermes ». Il leur a expliqué que ça veut dire « peau blanche » en grec, mais Souf ne se sent pas à l'aise avec ce

vocabulaire scientifique. Lui, les Blancs, il les appelle « les Gaulois » ou « les Babtous ».

Peu importe de toute façon le vocabulaire, pour Souf une chose est sûre : c'est que les Blancs ont toujours cherché à rabaisser les Noirs, à les exploiter, à les dominer, et que ça suffit. Et de tous les Blancs, les Juifs sont les pires. Depuis la nuit des temps, ils sont les ennemis des Noirs. Dans leur Torah on trouve une malédiction qui condamne les Noirs à l'esclavage, c'est connu. Comme le dit Chaka : « On peut plus facilement s'entendre avec un crâne rasé d'extrême droite qu'avec un Juif. » Souf revoit avec satisfaction la tête du type qu'il a cogné cet après-midi, avec son air paniqué ; si les keufs n'étaient pas arrivés, comment il l'aurait amoché !

– On mange, crie Absa depuis la cuisine.

À regret, Souf s'extirpe du lit. Il n'a pas du tout envie de se retrouver à table, mais il a faim. Son père et le cousin sont déjà en train de dévorer leur morceau de poulet. Le cousin hoche vaguement la tête en réponse au salut de Souf ; quant à son père, il ne lève même pas les yeux. Souf lui jette un regard plein de rancœur. Pourtant, ce n'est pas un mauvais père comme tant d'autres : il a un boulot sérieux, il ne claque pas sa paie au jeu, et quand il balance une baffé, en général elle est méritée. C'est juste que ses enfants ne l'intéressent pas beaucoup et qu'il n'a rien à leur dire. Il préfère discuter avec

les oncles et les cousins, discuter du pays où il rêve de retourner dès qu'il aura sa retraite. Souf a vraiment l'impression qu'ils vivent sur des planètes différentes. Yasmina lui pose dans l'assiette un bout de poulet : c'est un morceau de carcasse, que des os ou presque, super ! Heureusement, il se rattrapera sur le riz. À la télé, les clips de musique africaine ont laissé la place aux infos : Obama parle devant les micros mais, entre les bruits du repas et les gronderies d'Absa qui essaie de faire manger Yaya, Souf ne parvient à saisir que quelques mots incohérents.